

**Lettre de Karl Kern à Liselott Reger, écrite à Malmö (Suède) le 6 janvier 1946**

*Traduite de l'allemand par Paul Lowy*

Malmö, le 6 janvier 1946

Chère Madame,

Je n'ai cessé de penser à vous écrire durant toute la guerre. Beaucoup de circonstances ont concouru à ce que cela ne puisse se faire. Au reste, je n'avais et n'ai pas d'adresse. Maintenant j'ai entendu dire que le journal *La Prensa* pourrait peut-être aider à vous faire parvenir une lettre ; je fais l'essai et espère que mon écrit vous parviendra.

Je ne vous raconterai rien de mon destin ou de celui de ma famille. Ces destins sont inintéressants. Depuis la période suivant les accords de Munich nous sommes demeurés en Suède et avons menés une vie relativement tranquille. C'est autre chose pour notre Schorsch Trapp qui est parti dans l'émigration en Norvège<sup>1</sup>. Avant-hier je l'ai revu, après une odyssée sans pareil, à travers laquelle il n'est passé que par beaucoup, beaucoup de miracles. Bien sûr nous avons parlé du pays dès les premières heures de nos retrouvailles. Le récit du bon Schorsch sur son départ de Teplitz-Schönau a ensuite amené la conversation sur vous et sur votre famille : Schorsch fut encore tout à la fin sur la tombe de Fritz Kennemann, sur laquelle le lierre foisonne vert et beau. Schorsch pense avoir emporté un salut du mort à vous et aux vôtres. Et je veux à présent faire part de ce salut.

Et nous avons parlé de Ilse, dont nous n'avons eu aucune nouvelle depuis 1938. Demeure-t-elle encore parmi les vivants ? Que de fois avons-nous pensé à elle, et à monsieur Jacob, et à Brigitte<sup>2</sup> : les heures que nous avons pu passer avec eux avant leur départ à Prague resteront pour nous inoubliables. Vous êtes de toute façon inséparablement liée à notre souvenir de notre malheureuse patrie. Vous et les vôtres et Fritz Kennemann qui repose sur notre terre natale et ne sait rien de l'incommensurable souffrance qui emplit maintenant le pays et les hommes qui l'ont cultivé et fait éclore.

Pour Schorsch, ce fut ainsi : lui, l'inconditionnellement droit, s'est évidemment mis à la disposition de la résistance norvégienne et a entrepris pour elle des choses très osées. Entre autre, il a construit une imprimerie pour les résistants, qui a rendu d'importants services à la lutte clandestine. Schorsch a accompli sa tâche dans la lutte contre l'hitlérisme tant comme celui qui partageait nos convictions que comme un homme voué à la culture qui a toujours su le rôle d'anéantissement culturel du nazisme. Il a gardé pour le mouvement social-démocrate une fidélité inébranlable. Après l'aggravation de la nazification de la Norvège en 1942, Schorsch fut arrêté et d'abord enfermé au sinistre camp de concentration de Grini près d'Oslo. De là, il fut transporté vers la terre natale et ensuite traîné à travers quelques autres camps de concentration jusqu'à ce qu'il atterrisse à Dachau en été 1943. Il resta là-bas jusqu'à l'effondrement du nazisme. Les Américains le sauvèrent du destin d'être enfoui en même temps que les monceaux de cadavres qui

---

<sup>1</sup> La Norvège, contrairement à la Suède, a été occupée par l'Allemagne nazie (dès le printemps 1940).

<sup>2</sup> Paul Walter Jacob et Brigitte Kennemann, partis pour l'Argentine avec Liselott Reger en janvier 1939.

l'entouraient. Au camp, il a perdu ses dents, pour partie tombées, pour l'autre défoncées. Lors d'un des nombreux appels dans le froid glacial, toute la peau de son visage a gelé, tout son visage est maintenant couvert de rides et de plaques rouges et toute sa silhouette paraît comme rabougrie. Ainsi donc Schorsch, après son sauvetage et sa libération par des soldats américains, retourna dans son pays « libéré ». Et là-bas il vit comment ses - comment nos - compatriotes furent violentés, battus, volés, tués ou arrachés à leur lopin de terre, uniquement parce que l'allemand était leur langue maternelle. Sans distinction, les hommes furent chassés vers de nouveaux camps de concentration, qui étaient à présent édifiés sous le signe de la liberté et de la démocratie. D'innombrables hommes dont la loyauté envers la République Tchécoslovaque ne peut faire le moindre doute, et beaucoup d'autres qui avaient passé de nombreuses années ou mois dans les camps de concentration hitlériens et y avaient été l'objet des pires sévices furent maintenant traités tout aussi mal par les Chauvinistes tchèques. (...) Comme vous savez, tous les Allemands des Sudètes doivent quitter le pays en abandonnant tous leurs biens, pour autant qu'ils considèrent encore qu'il y ait quelque chose à eux. Car toutes leurs affaires ont été mises sous séquestre par l'Etat, ou tout simplement emportées par des civils « combattants de la liberté » dont la plupart ont travaillé avec application et fidélité dans les entreprises de guerre de Hitler. Plus d'un million ont déjà été chassés, les autres devront quitter le pays avant la fin juillet 1946. D'ailleurs personne ne veut rester, tant les circonstances sont affreuses, touchant les coupables et les innocents de la même façon. (...). C'est là également l'opinion de ces Allemands des Sudètes social-démocrates qui, comme vous savez, ont mis leur vie en jeu en l'an 1938 comme garde-frontière volontaires pour la démocratie tchécoslovaque.

Ernst Thöner aussi, le bon, le fidèle, devait être déporté hors de la terre natale. Lui et sa famille ont entrepris de se suicider. Lui-même, sa fille et ses beaux-parents sont morts. La femme fut sauvée et vit seule, dans le plus profond dénuement et désarroi, à Teplitz-Schönau.

Qu'est-ce que tout ça à affaire avec Schorsch ? Et bien lui aussi, à cause de sa franche droiture, a été de nouveau arrêté et jeté en prison par les Chauvinistes tchèques. Ce n'est qu'avec peine qu'il a été possible de l'en faire ressortir. Nous, Allemands des Sudètes socialistes en Suède, avions entrepris une action de secours qui avait pour but le sauvetage de quelques hommes. Schorsch a été inclus dans cette action et, après beaucoup de déceptions et de nouveaux efforts, il est arrivé en Suède le 28 décembre. Et ici nous avons donc pu de nouveau le serrer dans nos bras. Ne croyez pas que son esprit ou son sens artistique aient été atteints ! Sa joie de vivre est imperturbable. Pendant tout le voyage vers la Suède, il a empêché ses compagnons d'infortune de tomber dans la sentimentalité et la désolation et ici, dans le camp de quarantaine, il est le plus gai parmi les plus gais. Déjà il s'est remis au travail avec le crayon rouge, le linoléum et ses instruments de découpe – il s'est accompli comme un artiste tout à fait remarquable dont le nom sera bientôt de bonne renommée dans toute la Scandinavie. Et quand il a su qu'il y aurait ici du bon vin pas trop cher, il a été rayonnant : avec l'argent de poche mensuel que les réfugiés reçoivent ici au camp, il pourrait acheter trois bouteilles ! Il ne lui manque rien :

il a ses outils d'artiste, ses cigarettes, son vin, son café – et sa Hanne, avec laquelle il s'est immédiatement marié à son retour de Dachau. Et nous, nous l'avons lui, et c'est comme si nous avions démultiplié nos forces.

(...)

Nous serions heureux si vous pouviez nous écrire que vous et les vôtres allez bien, que Ilse est vivante et en bonne santé. Le souvenir de vous et des vôtres représente beaucoup pour nous.

Avec beaucoup, beaucoup de cordiaux saluts à vous, à monsieur Jacob, Brigitte et, pour autant qu'on puisse la joindre, aussi à Ilse, de notre part à tous, je suis votre dévoué

camarade Karl Kern